

les boussoles de l'utopie

entretien avec alexandre costanzo

rené schérer

Alexandre Costanzo : Dans ton œuvre, l'utopie est sans doute la catégorie centrale, et on la retrouve entre la cartographie d'un territoire manquant de l'enfance, l'injonction d'un principe d'hospitalité, au détour naturellement de la rencontre avec Charles Fourier ou ce que tu appelles avec Guy Hocquenghem le pari sur l'impossible. Bref, dans ce système on tombe à chaque fois sur une structure paradoxale, et c'est dans ce paradoxe que s'affirme l'utopie. Pourrais-tu pour commencer définir ce concept d'utopie et nous dire comment cela fonctionne dans ton œuvre?

René Schérer : De fait, l'utopie joue un rôle central dans tout ce que j'ai écrit, pensé, enseigné ; j'y reviens sans cesse, de quelque manière que ce soit. Elle occupe une place charnière ou, selon le mot cher à Fourier, celle de « pivot ».

Mais, pour la désigner, pour en former une notion claire, au terme de « concept », je substituerai celui d'*idée*.

Idée au sens d'idée directrice ou régulatrice, ou encore d'idée esthétique selon Kant, ou d'idée-problème selon Deleuze : ce qui donne à penser ou qui suscite la pensée, sans que celle-ci prenne la forme conceptuelle. Pourquoi ? Parce que le concept exige un contour trop précis et défini, intellectuel, prescriptif. Il débouche sur des jugements et des démonstrations ; alors que l'utopie et son idée appartiennent à la région de ce que Leibniz, dans les *Nouveaux essais*, ou encore Raymond Ruyer appellent des « thèmes ».

Si j'y associe la notion deleuzienne de « problème », c'est que, dans la terminologie de celui-ci, le problème correspond à peu près à cette thématique ouverte, non prescriptive, plutôt indicative qui « donne à penser » sans encore déterminer quelle sorte de pensée. Elle peut être aussi bien

tirée de l'imaginaire ou orientée vers lui. Aussi ai-je mentionné l'idée esthétique de Kant. L'idée utopique est très proche de celle à l'œuvre dans le cinéma ou d'autres arts. Elle ouvre un univers, fait un monde.

Pour préciser encore, et en employant le langage kantien : avec l'utopie, nous sommes dans le domaine du jugement «réfléchissant» et non «déterminant».

Il y a une quantité d'utopies possibles ; mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas faire des distinctions et des choix. L'idée utopique est toujours suscitée par un problème venant du dehors, de la situation historique : une «violence» du dehors qui éveille la pensée et l'imaginaire. Comme celui-ci, elle provient d'une «suspension» des jugements objectivants portés sur le monde, d'une opération de «neutralisation», ou, en termes phénoménologiques, d'une «*epochè*». Et c'est dans ce champ qu'elle se propose, sur ce plan qu'elle s'écrit. D'où la ressemblance, notée très justement par Deleuze, avec la philosophie.

Mais, encore une fois, elle ne prétend pas au concept. Elle ouvre la pensée à l'imagination, au «rêve», elle lui laisse une liberté d'allure. Sans être, pour cela, livrée à l'indistinction, à la confusion.

Pour être bref, enfin, et en guise aussi d'introduction, je me contente ici d'indications brèves dont la liste n'est pas exhaustive :

1. Distinction entre utopies *transcendantes* et utopies *immanentes*. Celle-ci, je l'emprunte volontiers à Deleuze qui, d'ailleurs, se réfère à Fourier pour l'énoncer. Je rejette avec lui toute transcendance, celle de l'utopie se prétendant «scientifique» ou «rationnelle».

2. L'utopie s'inscrit toujours dans un espace ; elle a ou même est une topologie, avec des modifications de distance, entre intérêts, valeurs ; etc. ; Fourier parle d'attractions, de répulsions : c'est dans ce cadre que l'utopie se dessine.

Sur ce plan, je suivrais assez Louis Marin dans *Utopiques, jeux d'espace*, si ce n'est que son analyse portant essentiellement sur des architectures «utopiques» me paraît un peu limitative. De même que la notion proposée par Foucault d'«hétérotopie» (il est vrai, au cours d'une conférence devant des architectes). Mais il faudra y revenir, je ne fais que tracer des jalons ; et, ici, je propose des «lieux» d'utopie au sens d'une «topique» ou outil, «*boussole*» (terme choisi par Fourier) pour orienter la pensée.

3. L'utopie immanente s'appuie sur une logique passionnelle (ici modèle de Fourier, pour toute la pensée utopique du 19^e s. et jusqu'à nous). Ce qui exclut du champ de compréhension de l'utopie tout ce que l'on a dit à propos des dictatures utopiques, de la fin de l'utopie avec la chute de l'Union soviétique, etc. Ainsi que le préjugé tenace en philosophie de rejeter l'utopie au nom de la propension de la philosophie à viser le *réel*.

4. Et c'est là le point essentiel sur lequel repose ma pensée et mon usage de l'utopie : celle-ci, en fait, est *visée du réel* qu'elle dégage ou décante.

Fourier ne fait qu'opposer les exigences et le jeu réel des passions aux mensonges et artifices de la civilisation avec ses fausses sciences (il faudrait ajouter, aujourd'hui, la psychologie et la psychanalyse à ses diatribes contre «l'égarement de la raison»).

Un exemple d'illustrations sur lesquelles je m'appuie : la quête de «la réalité» par Pasolini, dans toute son œuvre, me paraît être tout à fait en accord avec cette idée et permettre une compréhension du recours à l'utopie dans le présent. La société de consommation, le procès du capitalisme et la mondialisation ont déréalisé le monde, privé l'homme de ses assises morales et physiques ; et, en langage fouriériste : d'une base et d'un essor passionnel qu'il s'agit de retrouver.

5. Dernier de ces quelques jalons provisoires :

Ici, j'adhère à peu près à l'opposition de Karl Mannheim entre idéologie et utopie. L'idéologie comme voile jeté sur le réel, et l'utopie comme instrument d'action sur lui. Mais – et c'est le dernier mot – : à condition que l'on comprenne l'utopie, non comme une sorte de programme pour l'avenir, mais comme outil critique sans cesse à renouveler, à réaffûter, dans l'ici et maintenant.

Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à la question sur le «paradoxe». Brièvement : bien sûr, la logique à laquelle correspond l'utopie est toujours paradoxale. Elle s'oppose à la *doxa* du sens commun (même si c'est pour rappeler au «simple bon sens» comme le fait souvent Fourier), mais par ironie contre les sophismes allégués par les prétentions des civilisés, des «sciences incertaines», etc. Alors oui, là, on peut alléguer le bon sens contre l'opinion reçue, le consensus. Sur ce point, d'ailleurs, je reprendrai à mon compte tout ce qu'il a dit et écrit à ce sujet, du caractère paradoxal de la philosophie. L'utopie s'appuie sur une telle logique, en allant même beaucoup plus loin.

Alexandre Costanzo : À travers ton propos se dessine un portrait de notre société comme un monde déréalisé. Face à cela l'idée utopique révèle un désir ou assume une passion du réel dès lors que dans la société, dans les corps ou dans les âmes tout se passe comme si la réalité s'était enfuie ou que les possibilités se sont éteintes. Aussi ce que tu décris n'est-ce pas quelque chose comme un territoire manquant au sens où Deleuze parlait d'un «peuple qui manque»? Ou pour le dire avec Pasolini, ce que l'utopie affirme n'est-ce pas la recherche d'une réalité absente – ce qu'il nous dit au détour de cet essai que tu aimes à citer sur les lucioles, ces petites lumières, qui ont disparu?

Alors, au fond, la question serait la suivante : l'idée utopique ne vient-elle pas nous dire qu'il n'y a de réalité éprouvée qu'au lieu d'une émancipation ? ou dans la rencontre avec un impossible ?

René Schérer : Oui. Ou, avec d'autres mots : « La vraie vie est absente », de Rimbaud. La formule, en l'occurrence, serait bien à sa place, étant donné l'amour de Pasolini pour le poète ; s'il ne l'a reprise, elle est certainement présente à son esprit lorsqu'il parle de la déréalisation du monde, de la métamorphose physique des êtres, avec la société de consommation. Et tu es bien inspiré de rappeler ici « la disparition des lucioles » qui va tout à fait dans le même sens. Encore, entre parenthèses, que Georges Didi-Huberman m'ait opposé, dans une intervention, que les lucioles n'avaient pas du tout disparu en Italie, qu'il les avait vues, aux environs de Pise, je crois. Ce dont il tirait argument – et il l'a repris et développé dans un dernier livre – contre l'attitude anti-moderne de Pasolini. Je n'en discuterai pas ici, là n'est pas la question, mais je m'attache uniquement à cette idée de perte de réalité que tu soulignes. On pourrait aussi la connoter avec la conscience schizo-phrénique ou schizoïde de l'homme moderne. Puisque le schizo-phrène se caractérise cliniquement par une mise en question du réel. Et, puisque tu cites Deleuze, rappeler ce « régime de fous » qu'il oppose à l'autre régime de la paranoïa, comme favorisant la création, le génie.

Personnellement, je préférerais utiliser un autre langage, s'il s'agit de faire « la clinique » de cette attitude. C'est la référence classique à la *mélancolie* d'origine aristotélicienne, et rappelée, en particulier, par Benjamin. Cette mélancolie, source de génie, mise en question du monde actuel, est certainement un trait de Pasolini (« dissociation » du moi, une orientation schizoïde incontestable, comme on voit dans *Pétrole*) ; l'intéressant étant qu'elle est mentionnée par Kant dans son *Anthropologie*, ainsi que par Fourier, dans son analyse des passions. C'est elle qui inspire au génie critique une forme de misanthropie le portant à désirer un autre monde, à en forger l'idée ; à l'origine, précisément, de la pensée utopique.

Petite digression qui me fait revenir à ta référence au « peuple manquant » de Deleuze. En effet, l'œuvre d'art (ou tout ce qui, en général, mérite le nom d'œuvre) est en attente de son public, anticipe sur la venue d'un spectateur capable de la comprendre. Et c'est bien de ce côté-là qu'il y a à chercher l'utopie ; par cet aspect qu'on peut penser la dimension esthétique à partir d'une utopie qu'elle intègre. Seulement, cette insertion de l'utopie à l'œuvre d'art nous rapprocherait plutôt de Bloch ou d'Adorno que de Deleuze. Lui est sensible au réel, qu'il ne quitte pas, à la « croyance en ce monde-ci, tel qu'il est », comme il l'a écrit dans *L'image-temps*.

Et c'est ce qui nous conduit alors à la discussion de ce qui est au cœur de ta question, de la problématique ouverte : le rapport entre l'utopie et la réalité ; les partisans de l'utopie et les partisans du réel ; leur intrication ; et le rapport contradictoire, vraiment paradoxal lorsqu'il s'agira de les rapprocher, voire de les confondre, entre l'un et l'autre.

Je dis tout de suite, avant d'apporter quelques commentaires et préci-

sions, que la réponse peut être aussi deleuzienne, lorsqu'on s'aperçoit que ce qui est rejeté est la réalité en tant que confondue avec son aspect présent, sa simple actualité et que l'autre réalité, la réalité « vraie » si l'on peut dire, la « vraie vie », se trouve du côté de la plénitude que lui apporte un autre versant, toujours négligé, celui du *virtuel*.

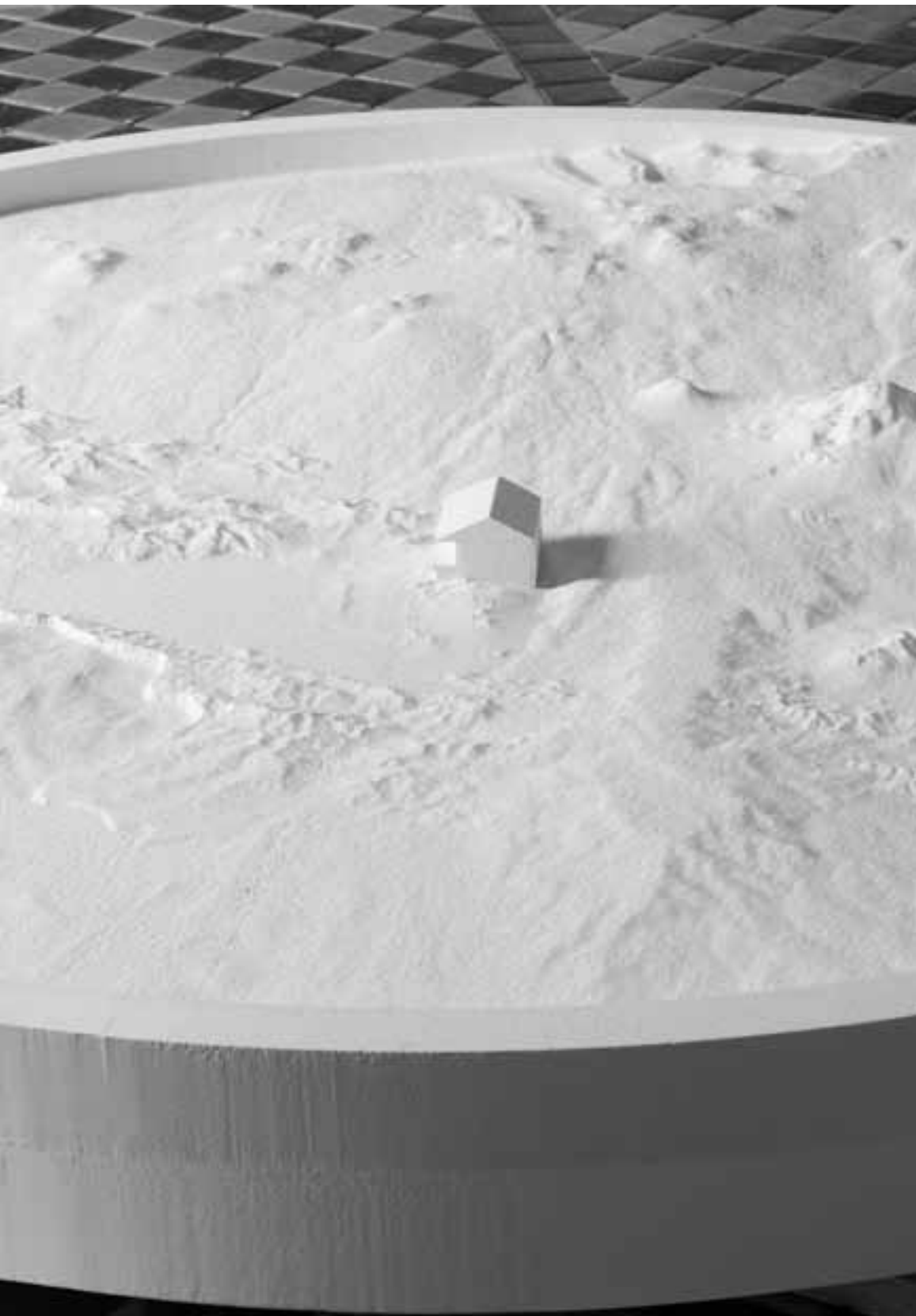
L'utopie est de ce côté-là, cela paraît évident. Elle explore, disait Raymond Ruyer, des « possibles latéraux », entendant sous ce nom de « possible », non la part actualisée du réel dont Bergson et Deleuze ont montré qu'elle n'apporte rien de nouveau, mais un potentiel, des puissances inaperçues et inexplorées.

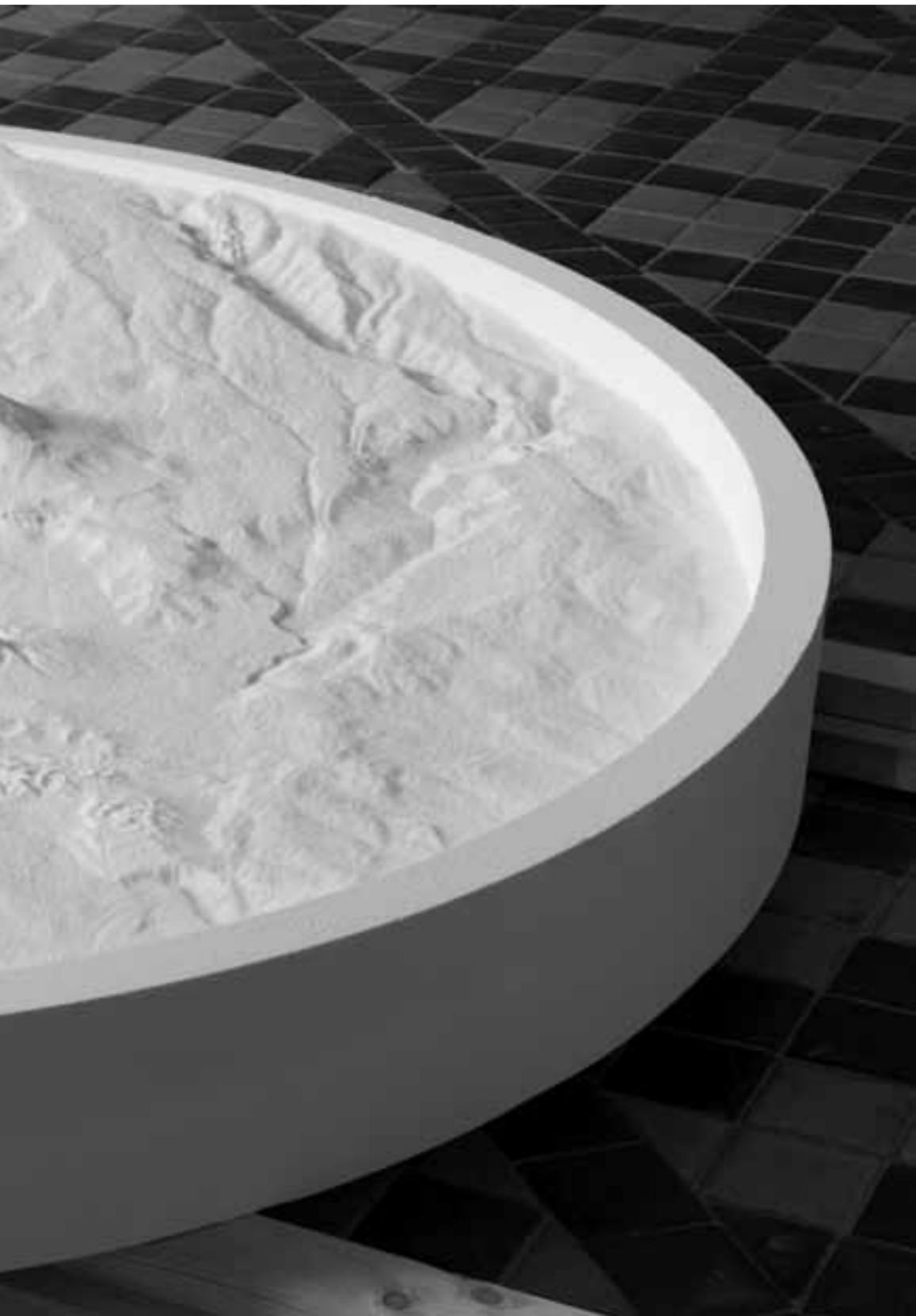
Gardons cela présent à l'esprit, pour remonter un peu en arrière, à la formulation que tu proposes, très intéressante et qui va me permettre de préciser un peu ma pensée, sur ces points qui touchent à la fois Fourier et Pasolini. Je reproduis littéralement ta question : *« L'idée utopique ne vient-elle pas nous dire qu'il n'y a de réalité éprouvée qu'au lieu d'une émancipation ou de la rencontre avec un impossible ? »*

Dans cette question, je vois deux choses ; et peut-être une troisième, s'il est nécessaire d'explicitier ce qu'implique le mot « émancipation », individu ou peuple. Ce qui signifierait qu'un être asservi, sur lequel pèse une main-mise, ne peut connaître, « vivre » la réalité. C'est cette émancipation que vise l'utopie, même si elle est impossible.

Disons tout de suite qu'en effet, on ne peut se contenter d'associer l'utopie à une détection et une énonciation du possible, comme on a pourtant coutume de la concevoir. Ou alors, c'est jouer sur une ambiguïté qui se cache dans le mot « possible ». La réalité ne s'actualise que parce qu'elle est possible ; le possible est alors simplement de l'actuel différé ; et l'utopie qui se contenterait de spéculer sur le possible ne serait qu'une science des prévisions. Or, pour qu'il y ait utopie, il faut quelque chose de plus qui est, justement, *impossible*, parce que ne relevant pas du simple enchaînement des faits, de leur déterminisme historique. Elle introduit son temps d'arrêt, son coup de pouce, spéculé en regardant ce qui est laissé hors du possible, puisque ne pouvant pas se réaliser si l'on se laisse conduire par le déroulement, la logique des possibles, la « force des choses ». Elle regarde du côté de l'impossible, elle mise sur lui.

Quand on associe ou assimile l'utopie aux possibles, c'est, avec eux, en eux, cet impossible qu'on a en vue. Ou les « possibles latéraux » de Raymond Ruyer, ceux qui ne se sont pas réalisés et ne se réaliseront jamais d'eux-mêmes, si ce n'est dans le champ de l'utopie. Ces « possibles-impossibles » sont la matière de l'utopie ; ils composent la réalité à laquelle elle se réfère : les laissés pour compte du réel dans son écoulement chronologique qui va d'actuel en actuel. Non actualisés, en raison même de cette impossibilité actuelle, ils le « gonflent » néanmoins, le chargent en puissance. C'est l'impossible qui suscite l'utopie, l'expression de l'idée utopique.





Il faut ajouter qu'il ne la suscite que selon une poussée, un appel qui vient de ce côté-là en se faisant exigence, sinon nécessité. C'est une force entraînante, «incoercible», disait Fourier, en parlant de la force des passions, de l'attraction passionnée.

On trouve, dans ce domaine de «l'impossible possibilité», l'une de ces associations que Kant n'a pas dédaignée lorsqu'il lui a fallu appuyer la progression de l'histoire humaine sur une insociable sociabilité. En formulant, à ce propos, un *oxymoron* qui, selon Adorno, est au cœur de toute œuvre d'art, c'est-à-dire, en d'autres mots, mais appartenant au même registre, affecte toute *finalité sans fin*, tout ce à quoi le concept fait défaut (qui «plaît universellement sans concept»).

Et, ouvrant une parenthèse, je crois intéressant, ici, d'indiquer que si Deleuze semble repousser l'utopie comme un mauvais concept («l'utopie n'est pas un bon concept»), ce manque de concept, l'oxymore le relève et devient sa caractéristique. Indiquant ainsi la place, le lieu, la topique de l'impossible devenu nécessité pour la pensée et l'action.

Je reviens, pour finir, au problème de l'émancipation, supposée nécessaire pour que se manifeste la vraie vie – si j'interprète bien la question posée.

Oui, certes, l'utopie (et celle de Fourier tout singulièrement) vise l'émancipation, mais elle ne l'attend pas. Je veux dire que, pour la visée ou la pensée utopique, l'émancipation n'est pas projetée dans l'avenir, pas plus que le réel qui lui est inhérent. La «vraie vie» est la vie émancipée ; la «réalité» pleine de l'être humain n'est pas encore donnée, sans doute (elle ne le sera que dans un «nouveau monde»), mais toutes les puissances qui la font souhaiter, qui la rendent nécessaire, même, sont déjà là. C'est l'«ici et maintenant» de l'utopie. Pour donner de cela une illustration, j'indiquerai, quand on parle de l'émancipation de la femme que Fourier a été sans doute le premier à revendiquer, qu'il faut s'en former une idée, moins en fonction de ses conquêtes progressives sur le plan politique, social et juridique, jusqu'à nos jours, qu'en songeant à «la galante émancipée» qu'il mentionne dans sa hiérarchie amoureuse.

Et, si l'on veut penser à l'émancipation de l'enfance (un recueil que j'ai fait de textes de Fourier, qui s'intitulait *Vers une enfance majeure* a été traduit en portugais sous le titre *A infancia emancipada*), c'est avec l'enfant turbulent ou malappris, avec les bandes de voyous des rues qu'il faut la concevoir si l'on veut se faire une idée de la réalité sur laquelle elle s'appuie.

Je veux dire que la réalité à laquelle l'utopie (du moins celle-là) correspond n'est pas celle d'un futur, mais bien celle «du monde tel qu'il est», avec ses vices, et avec ses énergies, ses défauts et ses vices porteurs d'énergie, seules boussoles passionnelles. L'émancipation, oui, mais surtout «la femme émancipée» les enfants malpropres et turbulents, sacripans et sacripanes, petites hordes, etc.

Et quant à Pasolini, de son côté à lui qui ne revendique aucune réforme, aucun rêve utopique, mais, sans aucun doute, oppose une « utopie de réalité » à la déréalisation perpétrée par la société consumériste, il s'agit, non d'émancipation politique, mais de régénération, plutôt, de sens de la tradition, de diversité linguistique et culturelle, de corps pauvres et beaux, beaux en raison de leur pauvreté même, nivelés, standardisés par le néocapitalisme et l'uniformisation mondiale. *Pétrole*, décisive allégorie de l'exploitation et de l'épuisement de la planète, de la destruction morale et physique des hommes, par quoi il se rapproche de Fourier dont, au demeurant, il ne parle pas.

Mais l'un et l'autre se rencontrent autour de quelques points, de quelques lueurs : ces points d'intensité qui sont en même temps révélateurs de réalité et indicateurs, boussole d'utopie. Des lueurs qui font entrevoir un autre monde possible ; ou, mieux, la possibilité impossible d'un nouveau monde (industriel, amoureux). À partir, précisément, de leur existence en civilisation même. « Lumière diffractée », disait Fourier ; lucioles avant leur disparition irrévocable.

C'est en ce lieu, guidée par cette lumière que s'installe l'utopie. Elle flotte dans un intervalle topologique entre la « réalité » résiduelle du monde actuel et la réalité pleine comprenant tout le virtuel aussi. Elle pose le problème du monde.

On peut la qualifier de « suspension problématique » ; je me permets de reprendre cette expression à la thèse récente de Vincent Jacques qui doit être soutenue en juin à l'École des Hautes Études (EHESS). Bien qu'elle ne soit pas forgée à cette intention, elle me semble pertinente et bienvenue dans le cadre de la définition de l'utopie qui suspend les urgences de l'histoire se faisant et interroge le devenir du monde en cours.

Alexandre Costanzo : Il y a des lueurs qui font entrevoir un possible, qui posent le problème du monde – dis-tu. Mais justement quel regard portes-tu sur notre époque et ce qui vient ? Et puis aussi où sont aujourd'hui ces petites lumières ?

René Schérer : Tu trouves peut-être un peu pompeuse ou pure figure poétique cette expression de « lumière ». C'est une image, certes, mais plutôt que simplement ornementale, à prendre au sens de « vision ». À la fois anticipatrice et pénétrant jusqu'aux forces invisibles qui guident un mouvement. Ainsi, on a pu dire Fourier « visionnaire » en raison de l'acuité avec laquelle il a exprimé, sous le concept « d'attraction passionnée » les forces en œuvre dans les sociétés humaines, et en les étendant à l'ensemble de l'univers. Tout en me gardant de rattacher l'utopie à une forme « d'illumination », ce qui d'ailleurs, ne serait pas faux historiquement, je

crois qu'il importe de conserver le mot de «vision» pour désigner cette pénétration du côté des forces que l'on pourrait appeler ressorts ou moteurs d'un «devenir» au sens deleuzien.

L'utopie est au service, si l'on peut dire, non de l'histoire visible, mais des devenirs en cours. Et les «lumières» en question ne doivent pas être traitées comme la simple trace, le reliquat d'une plénitude originelle (par quoi l'utopie se rattache, sans aucun doute, à certains aspects des Gnosés antiques) mais comme accès à ce réel caché (cet aspect latent du réel, son virtuel) qui est le plus important dans le mouvement. Elle permet ainsi à la pensée de ne pas être prisonnière de l'actualité. Sans doute pas d'anticiper sur l'événement qui sera toujours imprévisible, mais de se placer du côté des forces, de l'énergie désirante qui le prépare. Croyance et désir, disait Gabriel Tarde, sont les composantes du réel. Il n'était pas utopiste, bien qu'admirant assez Fourier ; mais si je rappelle ces expressions, c'est surtout pour insister sur cet ingrédient de croyance à la base de l'utopie, ce «pari» dont je parlais qui fait qu'en aucune situation elle ne se résigne à accepter le fait accompli.

De là son «optimisme» si l'on veut, sa capacité à saisir au vol, dans le réel, la moindre étincelle de clarté.

Tu m'interroges sur le temps présent. Temps de catastrophes, de blocages, de désespoir. Tout le monde en convient. Pour ma part, je retiendrai surtout cette idée d'immobilisme dans la formation des devenirs. J'entends bien, de devenirs qui sont tout à l'opposé de ce qu'on appelle développement ou croissance auxquels l'histoire se faisant et les politiques en cours se donnent tout entiers. Ce qui est bloqué, immobilisé, c'est le mouvement passionnel, autour des politiques sécuritaires et du repli sur l'arrivisme individuel. Dans les nations encore sous-développées, tous les désirs sociaux sont rétrogrades, c'est-à-dire ne consistent qu'à ambitionner ce même type de croissance qui a fait ses preuves désastreuses dans les pays développés. Et, s'il y a opposition contre l'emprise occidentale impérialiste, ce n'est que de manière la plus rétrograde aussi, celle d'un renchérissement sur la répression des mœurs et le fanatisme religieux. Il en résulte que toutes les oppositions sont artificielles, tous les problèmes faussés. Qu'il s'agisse de religion, de sexualité, d'éducation, de production économique. Il suffit d'en prendre un au hasard ; on se perdrait dans leur recensement.

Alors, où vois-je de la lumière, même partielle, même diffractée ? Lumière, c'est-à-dire, je le répète, point remarquable où s'annonce une inflexion possible, le départ d'un mouvement relancé, point de devenir ?

Paradoxalement, je répondrai : là où il y a précisément blocage et refus de ce qui se trouve imposé sous le nom de progrès et de développement ; refus de la confusion du développement avec le progrès. La situation actuelle restant celle qu'avait décrite et dénoncée Pasolini, dans ses

admirables *Lettres luthériennes* auxquelles je me suis souvent référé. Ce système imposé fonctionne à coup de décisions étatiques, d'inflationnisme des lois, de décisions unilatérales qui modèlent l'opinion leur servant de justification ou d'alibi.

Mais il compte sans l'anarchisme de l'exécution. Il n'est pas nécessaire d'invoquer une « désobéissance civile » à la Thoreau ; le simple jeu ordinaire des passions et des attractions déjoue les malfaçons, les falsifications consensuelles.

Je n'en prendrais qu'un exemple, mais qui les résume et les contient tous : celui de la « page tournée » de mai 68. S'attacher à ses aspirations, à ses idées, serait d'un ridicule attardé. Dépassé tout cela, tournons la page. Or, ce prétendu dépassement est le propre de la réaction même, au sens de cet immobilisme que Fourier stigmatisait. Alors que, justement, c'est du côté de « mai » que se sont trouvées les innovations les plus marquantes de ces dernières années, les impulsions données à divers mouvements, étudiants ou autres. Et l'on est justifié à déceler, parmi les jeunes gens d'aujourd'hui, maintes traces de cette lumière.

Je ne détaille ni ne prolonge. Je me contente de noter, tout de même, un autre indice, recueilli tout récemment, pas plus tard qu'hier, au milieu du morne consentement universel. Il s'agit de la lettre d'intellectuels protestant contre la campagne menée contre l'église à propos de la « pédophilie », parmi les signataires de laquelle, j'ai relevé les noms de Denis Tillinac, qui a repris mon *Zeus hospitalier* aux éditions de La table ronde, et celui du phénoménologue Jean-Luc Marion.

Accusation et défense, au demeurant, l'une et l'autre en porte-à-faux, étant donné la manipulation et la falsification des concepts, tant sur le plan sexuel que judiciaire. Peu importe ici. Il reste que l'essentiel est la rupture avec un consensus de mauvais aloi posant, dans l'engrenage d'une opinion égarée, son grain de sable lumineux.

Parmi les lueurs, ou « lumières diffractées », on peut mentionner aussi ce que je lis aujourd'hui dans *Libération*, sous la plume d'un enseignant appartenant à un mouvement des « désobéisseurs » du primaire. Ne pas résister par des actions syndicales de grève, dont l'effet s'est révélé quasiment nul, mais en pratiquant le refus d'application des réformes pédagogiques dans l'enseignement. Choses qu'on a, d'ailleurs, vues déjà dans le supérieur, avec les « grèves actives » et enseignements qui se contrefichent des instructions ministérielles. Petits indices, très minimes à la vérité, mais extrêmement importants pour montrer comme l'utopie consiste, de fait, non pas dans le rêve irréaliste, mais dans le rappel constant à ce « réel » constitué par le mouvement effectif des désirs et des passions, dissimulé sous « l'ordre subversif », faux, des stratifications sociales – à la manière de Fourier.

De ces moments d'arrêt, de temps pour une réflexion permettant d'orienter l'esprit vers un authentique sens des devenirs, de restaurer le mouvement passionnel, on pourrait recenser des cas assez rares, à la vérité, mais d'autant plus significatifs. Tous allant, justement, dans le sens, non d'une répression accentuée, d'un repliement frileux sur soi, d'un contrôle généralisé, mais de la suppression des interdits, de la libération des contraintes, tout ce qui a marqué le mouvement de mai 68. Qui, ainsi que Deleuze et Felix Guattari l'ont écrit, de façon également lumineuse, en guise de phare pour notre époque, « n'a pas eu lieu » mais poursuit parmi nous sa percée.

Du moins, l'esprit de l'utopie le suppose et l'exige.